

## Italie, 1942 - 1946

---

Quand enfin nous sommes arrivés en Italie, courant octobre 1942, on a rigolé. C'était vraiment le pompon ! J'avais 10 ans. La commune où nous habitions s'appelait I. et le pays, O. Ma mère y avait sa famille. Mon grand-père qui était paysan et avait un bout de terrain et mon oncle, son frère, qui avait sept gosses à nourrir. Ma mère avait aussi un autre frère, V., qui s'était marié en France en 1939. Il était reparti en Italie dès 1940, en Sicile plus exactement, le pays de sa femme, et il travaillait dans une usine de soufre. C'était dur. Il économisait pour acheter un terrain et une vache. Quand on est arrivé en 1942, on savait que ma tante n'arrivait pas à faire d'enfants et multipliait les fausses couches. En 1943, au moment où les Américains se sont mis à bombarder le sud de l'Italie, mon oncle a décidé de nous rejoindre avec sa famille. Il s'est installé dans la maison de mon grand-père, avec son frère et ses sept gosses. Ce fut la guerre entre les belles-sœurs. Elles se battaient pour le lait de la vache, pour savoir qui ferait cuire la polenta en premier !

A la gare, c'est mon grand-père qui est venu nous chercher. Quand on est descendu à I., après Turin, Milan, Vicence, Trévise, on s'est retrouvé dans un trou perdu. On était habitué à la grande ville. Là, il n'y avait rien, pas de voiture. Rien. J'ai eu l'impression d'arriver dans un autre monde. C'était le jour et la nuit. Il y avait vingt ans d'écart de retard. Mon grand-père nous attendait dans sa charrette, avec son chapeau, sa pipe et son âne. Mon frère, ma sœur et moi, on s'est regardé et j'ai dit à ma mère : « ben dis donc, c'est ici ? ».

La mairie nous a donné une maison inoccupée (le propriétaire, un vieux garçon, était à la guerre) qui était grande, mais nous n'avions rien d'autre, pas de terrain, pas de travail. Les meubles sont arrivés ensuite. On nous a aussi donné une petite pension pour vivre et j'ai vraiment commencé à souffrir de la faim à ce moment-là. Il y avait une cuisine, trois ou quatre chambres, un porche à l'entrée, un grand hangar à gauche. À droite de la maison, il y avait une écurie, mais pas de bête. Il y avait aussi un four à pain et quatre autres maisons plus loin. Elles étaient toutes habitées par la famille G. En face, il y avait une cour, et une autre maison habitée par une famille parente des G. Rien d'autre. Ma mère a commencé à se faire du mouron. Mon père un peu moins.

Ils ont essayé de me mettre à l'école. En France, j'y allais depuis l'âge de 5 ans. À la maternelle, nous étions tous à l'école des filles. En cours élémentaire, filles et garçons étaient ensuite séparés. C'était laïc. On nous donnait les livres, on nous donnait les cahiers. En Italie, ce n'était pas pareil. On ne nous donnait rien. On est allé à T. pour trouver les fournitures, mais avec la guerre, on n'a rien pu acheter alors à l'école, j'y suis allé quinze jours ou un mois peut-être. Là-bas, on m'appelait

« pataton », ou patate, parce que j'étais français. Un comble ! Alors j'ai décidé de ne plus y aller. J'ai été bousillé. J'ai commencé à perdre mon français et à parler en patois italien.